

Que le
Couple
dans ta tête



*Le texte suivant est un ensemble
de notes issu d'une présentation donnée
à Berlin, Athènes et Marseille en 2020.*

Kill the Couple in your Head
Traduction 2023 de la première édition (2021)
Police d'écriture : Liberation Serif

Ungrateful Hyenas Editions
ungratefulhyenas.noblogs.org

Nous souhaitons parler de la manière dont les personnes qui attaquent l'État recréent et renforcent le pouvoir de celui-ci à travers leur participation à ses institutions intimes, principalement par le Couple sous le prisme du genre, de la Famille et du Sexe.

Toute transgression de la norme - toute menace pour l'ordre établi – doit être pacifiée et intégrée à cette norme ; les courants subversifs sont vite intégrés et défendus par des mouvements demandant l'égalité ou la reconnaissance des autorités. Dans ce sens on voit les anarchistes comme les queers réagir en opposition les uns envers les autres – les queers réagissent au culte du militant patriarcal que l'anarchie incarne trop souvent ; iels le font en dévalorisant l'attaque et valorisant le « travail émotionnel » et l'identité. En face, les anarchistes réagissent à cette attitude en valorisant les relations sociales normatives et en dévalorisant le terrain (féminisé) de l'émotion, de l'intime, du « privé ».

Nous proposons une approche transversale qui rejette cette aporie et cherche à attaquer l'autorité à tous les niveaux – de l'intime au structurel – étant compris qu'il est dans l'intérêt du pouvoir de maintenir l'idée qu'il n'y a aucun lien entre la façon dont nous sommes asservis et la façon dont nous nous asservissons les un·es les autres. Nous voulons répondre à ces phénomènes – genre, Famille, Couple, Sexe – comme à des formes ou des institutions qui capturent nos désirs comme nos énergies. Notre désir de relation et d'investissement dans cette relation est aspiré dans l'institution du Couple et de la Famille. Nos énergies érotiques sont capturées par l'institution du Sexe. Le genre est reproduit à travers la violence de ces institutions. Nous voulons comprendre comment la prison fonctionne pour planifier une évasion, et non créer de nouveaux codes moraux pour un sujet anarchiste « supérieur ». Nous avons toustes été pris·es dans les filets de ces formes sociales et cela n'a rien d'une question de pureté.

Nous commencerons par « soi », comment nous nous voyons nous mêmes et comment cela impacte nos amitiés. Au sein de la société, nous sommes créé·es

comme des sujets atomisés, dans un réseau d'autres sujets atomisés. De ce point de départ, nous sommes des sujets de société, qui pratiquons des relations, des amitiés, l'Anarchie. Ce sont des hobbies ou passes-temps acceptables mais qui ne peuvent remettre en question ou saper les murs bâtis autour de notre sens du « soi », restreint à l'idée d'un « je » atomisé, coincé dans le réseau de « je » pluriels qu'est la société dominante. Nous sommes programmé·es pour croire que nos désirs infinis et nos potentiels sont réduits à la formation et au maintien de notre propre et unique subjectivité, en changeant la décoration des murs du bureau-cabine-cercueil qui nous enferme depuis notre naissance.

Ce sens de soi est la base de la cosmologie rationaliste qui tient lieu de religion officielle pour l'État séculier. Le rationalisme nous est légué sans jamais être remis en question, et est épousé par une large part de la tradition anarchiste. Cet héritage européen sépare le monde en pôles binaires – sujet/objet, esprit/matière, civilisation/nature, soi/autrui – et ne reconnaît de réel que ce qui peut être mesuré par des instruments en laboratoire. Nous parlons de cosmologie car nous croyons que la domination commence par notre manière de nous conceptualiser nous-mêmes et notre place dans l'univers. Cette cosmologie totalisante ne permet l'existence d'aucun autre monde, mais elle permet le colonialisme, le génocide, l'esclavage et l'*amortissement* de l'existence.

Expérimenter des cosmologies subversives menace les fondations de cet ordre civilisé. Cela nécessite de trouver des façons de nous voir, nous-mêmes et autrui, comme des fils d'une toile de relations et de complicités potentielles. Plutôt que de faire de ce « soi » atomisé et immobile la vérité fondamentale de notre réalité, cette réalité est caractérisée par son changement constant, par nos limites déstabilisées et par notre « soi » étendu par les complices que nous intégrons à notre toile – un monde sans objets. Nous voulons nous extirper d'une économie qui nous fait nous voir les un·es les autres à travers la lorgnette de la valeur d'échange, dans laquelle Couple et Famille sont des unités de production, et qui nous fait plonger sans crainte dans l'écologie vitale d'êtres vivants, basée sur la réciprocité et le don. Une cosmologie subversive est une pratique et non une idéologie aliénante ou un système de croyance.

Nous ne voyons pas d'intérêt à critiquer les décisions individuelles de trajectoires sociales, ou déclarer qu'il est préférable d'appeler une personne « camarade » plutôt que « copine », ou à dire qu'il faudrait que nous vivions toustes dans une grande maison sans cloisons ou quoi que ce soit de cet ordre. Juger les choix relationnels des un·es et des autres en fonction de l'amour et du sexe, comme c'est le cas dans le cadre moral standard, ne nous satisfait pas. En revanche, nous voulons comprendre les institutions, les formes et les affects qui structurent notre monde et nous contraignent à réinventer constamment notre propre domination, afin de mieux les détruire. Un langage partagé autour de ces valeurs n'est intéressant que s'il reflète une volonté authentique et partagée d'attaquer ces formes et institutions avec nos ami·es, nos ancêtres, et nous-mêmes. Le langage comme outil de reconnaissance ou créant du sens au sein des formes et institutions établies est également notre ennemi.

Nous voulons abandonner les structures qui jouent jusqu'à présent les intermédiaires de nos vies intimes. Il ne s'agit pas d'adopter de nouvelles formes ou idéologies, mais d'une tension constante, d'un mode de vie conflictuel avec ces institutions et de l'infinité de façons dont celles-ci s'imposent à nous, sans terminus utopique. Nous nous concentrons sur la dimension psychique du Couple, sur nos peurs et insécurités manipulées par la monde qui nous entoure à l'échelle sociétale et à l'échelle intime, nous poussant à chercher refuge dans cette cage. Cependant, la dimension psychique est inséparable de la dimension matérielle : par exemple nos peurs de l'abandon sont liées à la menace constante de la rareté réelle, de la pauvreté, de la violence qui nous poussent sans retour dans les liens coercitifs de la codépendance. En même temps, des personnes pauvres ont expérimenté des formes créatives d'interdépendance matérielle depuis l'existence même de la pauvreté, des foyers intergénérationnels à la récupération de terrains, et les anarchistes ont créé des réseaux de solidarités et d'entraide pour faire face à la pénurie matérielle depuis deux siècles. Se trouver lié·es dans ces réseaux nous donne de plus nombreuses possibilités de partage de vie et de ressources au-delà du Couple, et des lieux de replis plus nombreux quand le Couple vient à s'effondrer. Si nous voulons bannir le Couple de nos vies, nous devons alimenter et cultiver ces formes d'organisation. Cependant, ces réseaux ont plus de sens et de pouvoir de transformation lorsqu'ils émergent d'une affinité et d'une complicité élargies plutôt que de hiérarchies structurées

autour d'unités de Couple ou de cultes de personnalités. Le combat pour s'émanciper des liens du Couple qui piègent nos imaginaires est allié au combat pour détruire les structures matérielles qui nous retiennent dans des vies qui ne sont pas les nôtres. Nous changeons nos vies pour agir, nous agissons pour changer nos vies.

De prime abord, nous parlerons de pourquoi nous voulons détruire le genre, plutôt que l'étendre ou l'affirmer.

Faisant face à la force homogénéisante de la civilisation qui nous aplatit toutes en objets genrés, la différence est notre arme la plus forte. Entre nous, la diversité est infinie. Réduire toutes ces différences à une binarité « femmes/hommes » et « mâle/femelle » nécessite une grande violence dès le jour de notre naissance. Dire que la différence sexuelle est une réalité biologique objective est un des grands mythes erronés qui constituent les fondations de ce cauchemar dans lequel nous vivons. Nous savons que chacun de nos corps est unique, et chacun, pour prendre un seul exemple, génère différentes proportions d'œstrogène et de testostérone. Pour perpétuer le mensonge, des bébés sont mutilés sans leur consentement, leur existence même mettant ce mythe en doute, et, par là, devant être effacée.

Pour cette raison, dire que ceux avec des vagins sont des femmes et ceux avec des pénis sont des hommes est un produit « d'en haut », qui nécessite une violence constante pour être maintenu. Il nécessite également que nous disciplinions nos propres corps afin qu'ils entrent dans cette binarité, afin que les femmes se reproduisent en tant qu'objets sexuels pour les hommes.

Maintenir la catégorie d'« homme » nécessite également une discipline constante. Ceux qui sont déterminés à être des hommes sont élevés comme une force de police sociale qui maintient cet ordre patriarcal par la violence. Ils nous violent, nous tuent, nous battent – nous rappelant que nous sommes femmes et leur rappelant qu'ils sont hommes. Et dans les rares cas où ils se retrouvent en prison pour leurs actes envers nous, d'autres violeurs et meurtriers détiennent les clés de leurs verrous. Il leur est nécessaire de perpétuer cette binarité de genre afin de reproduire toutes les institutions qui font fonctionner ce monde colonial – Travail, Famille, Couple – afin que l'on travaille et reproduise leur force de

travail, produisant et disciplinant plus de corps pour leur exploitation et leur viol. L'autre grand mythe mensonger de la race comme une réalité biologique est lié au mensonge du genre à sa racine : la construction historique de sujets racialisés et genrés par l'esclavage et le colonialisme sépare les corps de manière binaire pour en faciliter le contrôle.

Il leur faut nous réduire en catégories qu'ils ont créées, car pour continuer de nous contrôler il leur faut nous comprendre. Même si nous construisons de nouvelles identités pour nous reconnaître entre nous, elles sont neutralisées et converties dans de nouvelles catégories de contrôle, les incorporant dans de nouveaux marchés. C'est pourquoi il y a maintenant des policiers, patrons et propriétaires *queers*. Alors que chercher la reconnaissance « d'en haut » est un piège, nous devons nous entraider à travers les différentes stratégies et outils que nous utilisons toutes pour survivre à ce cauchemar, comme en modifiant nos pronoms et nos corps. Nous devons nous sentir reconnu·es entre nous pour construire la confiance nécessaire afin d'attaquer ensemble. Et voyant vraiment nos camarades, en étant vu·es par nos camarades, nous pouvons créer une sorte de liberté interpersonnelle, un carburant pour notre feu collectif.

Il y a toujours eu ceux qui ont rejeté ce cauchemar et refusé de vivre dans ses limites. La solidarité active et les relations d'affinité avec les combats autochtones anti-autoritaires peuvent nous apprendre des façons de nous comprendre nous-mêmes qui ne sont pas imposées par les personnes au pouvoir, comme les nombreuses personnes qui ne se divisent pas dans la binarité genrée. Ces dissident·es ont été combattu·es avec toute la violence de l'État, comme dans les camps de concentration, les réserves et les internats où iels ont été enfermé·es et tué·es pour avoir défié l'ordre établi. Et ce dans le monde colonial global, où tous les autres mondes luttent contre l'assimilation et l'annihilation.

Le genre est constitué par les institutions de la Famille et du Couple. La société nous force à placer notre intimité dans ces contenants productifs pour éviter la formation d'une complicité plus étendue. La Famille a été largement critiquée dans le discours anarchiste, tout comme le mariage l'a été, mais le Couple en lui-même a largement évité la critique et continue de façonner notre façon de relationner les un·es aux autres et limiter les affinités potentielles.

Le Couple nous sépare de nous-mêmes et de la toile vivante des relations, restreignant les soins, le support matériel et émotionnel, l'affection, et l'intimité à cette unité codépendante. Ce que nous appelons « le Couple » n'est *que* du contrôle, de la gestion et de la gouvernance mutuelles. C'est l'extension de la logique coloniale d'appropriation des terres, l'objectification de nos relations inter-subjectives. Bien sûr, l'amour qu'on a partagé ou que l'on partage au sein de couples ne se limite pas à cette forme, mais cette forme sert à la capture de l'amour et du désir libres pour les tordre de manière à en faire une chose productive pour la société, une unité intelligible facilement contrôlable. Le Couple remplit la même fonction que le mariage, sans être légalement codifié, permettant une flexibilité adaptée à l'ère cybernétique. Le Couple prend le sujet atomisé et le fusionne avec un autre dans une unité atomisée à deux faces. Notre valeur propre, inséparable de notre succès à intégrer les normes de genre, dépend de notre désirabilité – notre valeur, déterminée par la facilité avec laquelle nous pourrions nous couler dans une unité.

L'histoire du Couple nous dit qu'un autre être peut nous compléter, rendre plein ce qui est incomplet. Cette réparation prend place dans la sphère « privée », féminine, du foyer, dépeignant comme une trahison honteuse tout recours à de l'aide ou à l'intimité en dehors de l'unité. Dès qu'un contrat de Couple est établi, la Relation devient une affaire privée, extraite au bistouri des amitiés dans lesquelles elle était auparavant enchevêtrée, et exempte des critiques qu'on applique au reste de nos vies partagées.

Un test déterminant appliqué aux relations : peux-tu tuer une dynamique ou un schéma récurrent négatif sans tuer ton amitié ? Peux-tu rompre avec une manière d'être ou de relationner qui ne te rend pas service et rester ami·es, changé·es et nouveaux·elles ? Si ces deux éléments sont indivisibles, si en tuer une revient à faire mourir l'autre, il se peut que tu sois en Couple.

Nombre d'entre nous ont perdu des ami·es pour des Couples, rejeté·es à l'instant où l'ordre défini des choses devenait possible. Cette trahison n'est généralement pas comprise comme importante, si elle est même reconnue comme telle. Combien d'entre nous avons été relégué·es dans un rôle secondaire, de

soutien aux rôles principaux romantiques – nous sentant comme des notes de marge de leur scénario, embarrassé·es et recherchant désespérément à faire du sens dans cette histoire ? Il est attendu que nous acceptions que les liens de l'amitié soient choqués ou bordés selon le bon vouloir du Couple – leurs disputes, ruptures et réconciliations. Alors que je résiste à mon enrôlement comme nouveau·elle confident·e et compagnon·ne autour d'un occasionnel café, il devient clair que mes sentiments sur la façon dont se traitent les Partenaires, sur les choix qu'ils effectuent au sein du Couple, sont malvenus. Pas mes oignons. Nous avons vu tant d'abus prendre place dans le Couple, culminant dans des ruptures traumatiques qui divisent des équipes entières, des réseaux plus larges encore, à cause d'une incapacité à approcher collectivement et de manière critique les dynamiques et comportements qui prennent place au sein de l'unité du Couple.

On nous a abreuvé des histoires d'Amour Romantique depuis nos premiers jours, avec les Disney, les histoires de fées faisant un carnage, distordues en des histoires de héros sauvant des princesses, finissant en mariage ou en gros baiser bien hétéro. Nous pensons qu'il est révélateur de regarder l'étymologie de Romance : « une histoire, écrite ou récitée, des aventures d'un chevalier, héros, etc. *souvent construite pour le divertissement* », du vieux français (provençal) *romanz* (NDT : qui signifie « œuvre narrative en langue vulgaire »).

Le rôle social de l'Amour Romantique est similaire à celui du spectacle, dans la mesure où il procure une technologie addictive servant le pouvoir entre un réseau de corps-écrans. Il peut être vu comme la manifestation intime du spectacle, l'aplatissement d'un autre être singulier dans une image de projections. Quand tu vois quelqu'un·e comme ta moitié, tu ne la vois pas réellement.

Nous trouvons le passage suivant du zine Attakattak, faisant une belle distinction entre l'amour libre et l'enfermement de l'Amour Romantique :

« Je ne serai pas toujours là, je ne t'aimerai peut-être pas toujours exactement comme tu le souhaites, tu ne seras pas tout pour moi et je ne serai pas tout pour toi. Mais j'ai assez confiance en ce que tu es que pour savoir que ton être me sera toujours cher puisque magnifiquement unique et irremplaçable. La vie sans toi ne serait pas impossible, elle serait terriblement plus vide et grise.

Comme une vie toujours et rien qu'avec toi me serait cruelle. Mais il y a un équilibre instable entre notre promesse, ce sentiment d'éternité et nos envies d'ailleurs et de liberté, cet équilibre c'est notre envie de s'aimer. »

Souvent, les anarchistes aiment à se duper en pensant avoir échappé aux griffes du Couple en proliférant sa logique – le polyamour étant pris pour de l'amour libre. Nous ne sommes pas d'accord. Cet état des choses laisse intacte la forme du Couple et crée une économie d'énergies et d'affections complète pour la gérer. Le polyamour est une monogamie néolibérale. Une infinité de modèles retoqués ont émergé, dans un effort désespéré d'adapter la logique du contrôle de l'intime dans le marché libre *queer*, suggérant qu'on peut trouver la libération en étendant nos sphères de contrôle et de domination. Le « partenaire primaire », et ses « secondaires » est une hiérarchie facile à critiquer, mais la logique fondamentale du polyamour est que chacun·e dispose d'une quantité finie d'énergie (par ex : l'amour) qui doit être attribuée en accord avec les négociations dans chaque unité de couple. Nous voilà toustes *managers* dans l'environnement de travail coopératif de l'amour ! L'idée que la jalousie d'un·e personne peut être tempérée en gérant ma relation avec un·e partenaire est une façon séduisante d'éviter la peur de la mort et de l'abandon avec laquelle nous nous débattons toustes, du fait de la rareté artificielle, et de l'isolement très réel en société.

Une autre position réactionnaire – celle de la salope ayant repris le pouvoir, une unité d'un individu autosuffisant, qui pratique la drague occasionnelle et anonyme, loupe aussi la remise en question de l'organisation de la société dominante. Dans le paradigme de la drague, il est vu comme acceptable de ne baiser que des personnes qui ne nous importent que peu, à qui on ne donne ni confiance ni respect. Distinguer la pulsion sous-jacente est primordiale ici – un désir de connexion et d'intimité partagée avec des personnes extérieures à nos cercles de sociabilité, pour élargir et transformer notre monde, ou un désir de maintenir nos ami·es séparé·es de nos amant·es pour pouvoir éviter de prendre la responsabilité de nos actions. Cette pratique de « ne pas sortir avec des gens de nos cercles » peut devenir très moche s'il s'agit de séparer les gens qu'on baise des gens dont l'opinion nous importe, les empêchant de partager une critique de nos actions. Proposée pour éviter les conséquences de ruptures qui pourraient saboter un potentiel partagé, cette pratique peut déboucher sur une approche de

type « ne chie pas là où tu manges », ce qui veut dire que nous pourrions traiter nos partenaires intimes et amant·es comme on l'entend, tant qu'ils n'appartiennent pas à notre petit monde.

Nous proposons de commencer par dénaturiser collectivement toutes les dynamiques du Couple. Il est perçu comme normal pour un·e partenaire intime d'avoir de l'influence sur l'individu qui partage son intimité. Cela semble être un sujet qui devrait être discuté dans le Couple, comme c'est de notre devoir de Partenaires de gérer les affections l'un·e de l'autre. Que se passerait-il si l'on jetait tout ce paradigme aux ordures et si l'on était forcé de regarder ce qui sous-tend cette dynamique ?

Déclarer « baise qui tu veux, je m'en tamponne » n'est pas une solution. Nous sommes des parties d'un réseau, d'une équipe. Les gens que nos ami·es amènent dans leurs mondes impactent notre monde partagé. Mais il est beaucoup plus difficile, bordélique, et génératif d'approcher ces dynamiques depuis un point de vue qui met l'accent sur l'attention que nous portons envers nos ami·es, notre écologie et nos potentiels partagés plutôt que d'un poste de contrôle, de management et de bureaucratie au sein d'un Couple. Si une personne que j'aime commence à donner son amour à une personne qui la traite mal, ça me concerne directement, comme l'ensemble de nos ami·es. Et il est de sa responsabilité de considérer les conséquences qu'aura le fait d'impliquer cette personne dans sa vie, et notre monde. De même, lorsqu'un·e de nos ami·es ou complices traite ses partenaires intimes comme de la merde, c'est notre problème. Lorsque nous acceptons cette responsabilité partagée, nous sommes forcé·es de faire face aux dynamiques sous-jacentes qui informent nos décisions – la peur d'être indésirable, du changement, de l'âge, de la solitude, et des attentes genrées.

Nous ne proposons pas de réprimer les émotions, comme la jalousie, qui peuvent nous traverser, mais de reconnaître que ces émotions ne sont pas situées au sein du Couple, mais en nous-mêmes, et ne peuvent être vraiment résolues qu'au sein de notre réseau de confiance.

Bien sûr, cela ne doit pas être confondu avec la suggestion que nos amours et affections doivent être soumises à l'approbation d'une commission

quelconque. Les idées communistes et libérales à propos de la responsabilité communautaire tentant d'appliquer les cadres de justice et d'équité dans nos amitiés et amours ne nous libèrent pas, mais au contraire ajoutent une couche de contrôle et de gestion dans des vies qui nous font déjà suffoquer. Nous ne suggérons pas ici de passer plus d'aspects de nos vies au microscope, mais disons que chacun·e doit s'entendre et collaborer dans le but révolutionnaire. Chacune de nos relation est différente, toutes n'ont pas la même intensité ou tiennent la même place dans nos cœurs et c'est bien normal, écraser nos relations sous une fausse homogénéité ne peut nous mener qu'à nous tromper nous-mêmes.

Forcé·es par l'impératif social à comprendre nos relations au sein d'une économie de la rareté et à négocier des mesures d'austérité, nous pouvons préférer étendre une idée anarchiste d'expansivité sociale. Donner de l'amour librement nous permet en fait d'élargir nos cœurs et notre capacité à aimer d'autres personnes. Si nous sommes toujours en relation avec tout ce qui nous entoure, qu'est-ce qu'un Couple ? C'est un contenant qui prend une chose fluide et vivante, en constante transformation, et l'objectifie, la gèle. Cela correspond à notre pensée de l'anarchie – dès que nos relations, notre amour, notre combat, deviennent quantifiés, nous sommes morts-vivants. Libérer notre amour, nos affects intimes, des liens du Couple rend possible la cosmologie subversive basée sur un sens de soi extensible.

La forme du Couple peut occuper et submerger n'importe laquelle de nos relations, même celles que l'on voit comme des amitiés « platoniques ». Souvent, cela résulte d'un lien qui vient avec le partage d'un trauma, entraînant une isolation de codépendance. Certaines de mes relations les plus proches du Couple ont été des « *power couples*¹ » d'anarchie platonique qui se sont formés à travers le trauma de la trahison d'un renégat, de la mort d'un·e ami·e, de l'incarcération de camarades. Et chacune de ces relations a mené à une rupture où les schémas relationnels étaient devenus trop toxiques pour guérir. Critiquer cette forme dans son entièreté nous permet d'espérer éviter la fausse solution pratique de pointer certaines relations toxiques pour en oublier d'autres. Développer une compréhension de toutes les manières dont cette forme contrôle nos vies peut

1 Un « power couple » est un couple dans lequel les deux membres ont des carrières de pouvoir ou d'influence politique.

nous permettre de constamment reconnaître et laisser tomber les éléments du Couple alors qu'ils s'immiscent dans nos relations, et cette compréhension peut en outre nous permettre de nourrir les éléments d'amour libre et d'interdépendance.

Lors de mes premiers contacts et premières expérimentations de l'éthique anti-Couple, la tendance naturelle est de la superposer à notre partenariat romantique en cours. Cette pulsion fait sens, car quiconque partage les valeurs ici explorées aura déjà sans doute fait de gros efforts pour libérer leur amour des liens de la hiérarchie et du contrôle. Nous avons toutes vécu et expérimenté à quel point les choses paraissent malsaines, ne serait-ce qu'au niveau d'une intuition qu'il resterait à confronter à la pratique. Cependant, si ces idées sont prises comme de simples cartes alternatives pour des partenariats romantiques, nous perdons le cap, et risquons de masquer l'intrusion du Couple au sein de nos relations aimantes, facilitant ce déni par un nouveau jargon. Pour que cela fonctionne, il faut que cela soit un investissement de la part non seulement des partenaires intimes, mais de toutes nos ami·es et nous-mêmes. Refuser de permettre au Couple d'enserrer nos vies de ses filets signifie refuser d'extraire nos relations avec qui l'on baise ou tombe amoureux·ses de la toile, du réseau de nos amis et complices ; cela signifie qu'il faut s'engager à honorer et à prioriser les sentiments et la confiance unique dans toutes nos relations et en chacune d'elles.

Inversement, nous devrions également rester critiques de l'intégration automatique de nouveaux amours dans un certain milieu ou une équipe. Les formes de confiance partagées dans l'intimité physique et celles de complicité anarchiques sont uniques et doivent être cultivées et valorisées d'une manière qui leur est propre.

J'ai expérimenté ces cadres pendant plusieurs années. Dans un certain sens, rien n'a changé – j'étais aspiré·e dans une relation profondément codépendante, par moments abusive, où un·e ami·e cher·ère tordait leur amour pour moi en une fixation qu'iels pouvaient utiliser pour éviter de se confronter à leur passé. Mon amour pour elleux était à son tour déformé par un ressentiment amer pour le piège qu'iels dénonçaient de manière véhémement mais où iels continuaient de

s'enfoncer la tête la première. J'y suis passé·e, c'est une vieille histoire douloureuse. D'un autre côté, tout a changé – j'avais une vision claire de ce que je voulais dans notre amitié qui ne faisait exception à aucune de nos valeurs partagées de liberté individuelle et collective et de non-domination habituellement formée dans le contexte de Couple. Quand notre amitié s'éloignait de ces valeurs, je pouvais le reconnaître et intervenir, même si ce n'était qu'en refusant de m'engager, une chose souvent inouïe dans le Couple. Quand ma propre peine se changeait en ressentiment, j'étais capable de m'en rendre compte et de critiquer mes actions pour ce qu'elles étaient, de m'excuser quand je sentais avoir mal agi et de changer les comportement qui ne reflétaient pas mes principes, plutôt que de justifier mes comportements selon comment la personne en face me traitait. J'ai pu reconnaître la souffrance sans la l'intégrer à l'expérience amoureuse. Et quand, tragiquement, je sentais que la peur que je quitte la personne éclipsait finalement leur amour pour moi, j'étais capable de m'en aller. Plutôt que vivre sous le poids d'un ultimatum – être soit ensemble soit séparé·es ; plutôt qu'internaliser leur terreur d'être abandonné·e et faire de leur guérison ma responsabilité, me blâmant pour leur souffrance, j'ai pu faire confiance à cette personne et à nos ami·es, suffisamment pour partir. J'ai pu voir mes propres besoins, indépendants des siens, et agir dessus.

Plutôt qu'une rupture, un rituel : avec un·e ami·e aimé·e, allumez un feu, une bougie si besoin. Ensemble, pensez à tous les éléments de votre relation qui sont formels, hiérarchiques, bureaucratiques. Nommez à haute voix les parties de votre relation qui ne vous servent pas : le contrôle, la jalousie, la compétition. Écrivez-les et brûlez-les. Pensez maintenant aux éléments de votre amour que vous voulez nourrir et cultiver : la sauvagerie, la vulnérabilité, la bravoure. Visualisez-les comme l'oxygène qui nourrit la flamme, la faisant brûler plus fort. Revisitez ce rituel aussi souvent que nécessaire, pas seulement dans les crises mais comme une façon de maintenir vos intentions indomptables.

Le Couple est souvent établi, au travers d'un contrat explicite ou implicite, au travers d'une restriction de l'intimité, par le Sexe. Le Sexe est l'institution qui récupère nos énergies érotiques, notre corporalité, et les codifie dans un ordre symbolique, un langage scénarisé et transactionnel. Le jeu est transformé en travail. La compartimentation de notre sensualité en un acte spécifique, séparé de

nos autres échanges sensoriels et de toutes les façons dont nous nous partageons avec nos ami·es, crée le Sexe comme l'inverse, l'espace négatif, le Travail.

En 1975, Silvia Fedirici écrit, dans « Why Sexuality is Work » :

« En réalité, toute communication authentique a une composante sexuelle, nos corps et émotions étant indivisibles, et nous communiquons à tous les niveaux, tout le temps. Cela a signifié qu'on nous a imposé une condition irréconciliable, car tôt dans notre vie on nous a appris à tracer une limite entre les personnes qu'on peut aimer et celles à qui on ne fait que parler, les personnes à qui on peut ouvrir notre corps et celles à qui on ne peut ouvrir que nos « âmes », nos ami·es et amant·es. Il en résulte que nous sommes des âmes désincarnées pour nos ami·es et de la chair sans âme pour nos amant·es. »

Nous devons détruire cette limite entre âme et corps, le mensonge fondateur de la rationalité, afin de libérer notre sensualité de cet ordre des choses. Rejetant le Sexe, nous pouvons explorer ce qui devient possible en voyant nos énergies érotiques comme d'autres formes de sensation et de communication à utiliser pour nous partager, nous dépasser. Cela évite la fétichisation du Sexe comme base de la libération, ce qui peut mener aux dérives sexuelles sectaires, comme pour des membres de la Weather Underground Organization dans les années 1970. Nos expérimentations du travail sexuel révèlent avec une clarté dérangeante la capture de gestes érotiques par une transaction. Ces gestes, dans ce contexte explicitement transactionnel, servent à réifier notre atomisation, bétonnant notre séparation mutuelle. Partageant mon corps avec un·e ami·e, je fais ce qu'un·e observateur·ice extérieur·e verrait comme la même chose que je ferais avec un·e client·e. Mais ce geste n'a rien à voir avec l'autre, c'est une expérience risquée, corporelle, une expérience de confiance, un pas de danse qui dissout notre sens si stable du « soi ».

Nous voulons citer « To Destroy Sexuality », une publication anonyme distribué à trois millions de pervers·es dans les années 1970 :

Nous voulons redécouvrir les sensations aussi basiques que le plaisir de respirer, souillé par les forces de l'oppression et de la pollution ; ou le plaisir de manger et de digérer, interrompu par le rythme du profit et de la nourriture frelatée qu'il produit ; ou le plaisir de chier et de la sodomie, systématiquement

prise d'assaut par l'Opinion capitaliste sur le sphincter. Elle inscrit dans la chair ses principes fondamentaux : les lignes électriques de l'exploitation, la névrose de l'accumulation ; la mystique de la propriété et de ce qui est approprié, etc. Nous voulons redécouvrir le plaisir de nous secouer joyeusement, sans honte, pas par besoin ou compensation, mais juste pour le plaisir de nous secouer. Nous voulons redécouvrir les plaisirs de vibrer, vrombir, parler, bouger, nous exprimer, danser, chanter – trouver du plaisir dans nos corps de toutes les manières possibles. Nous voulons redécouvrir le plaisir de produire du plaisir et de créer un plaisir qui a été cruellement aliéné par le système éducatif en charge de produire des travailleur·ses-consommateur·ices obéissant·es.

Nous voulons nous débarrasser de la ségrégation sexuelle. Nous voulons nous débarrasser des catégories homme et femme, gay et hétéro, possédant·e et possédé·e, important·e et négligeable, maître et esclave. Nous voulons être des humain·es multiples, trans', autonomes, mobiles, avec des différences variées, pouvant échanger nos désirs, gratifications, extases et émotions tendres sans nous référer à des abaques de valeur en surplus ou à des structures de pouvoir qui ne font pas déjà partie de la règle du jeu.

Nous voulons nous tourner maintenant vers l'impact et les contraintes que font peser les normes de sexe et de genre sur l'anarchie. La tradition insurrectionnelle nous conseille d'éviter la spécialisation en lui préférant la contagion sociale et l'expansion. Le rôle d'un·e militant·e est celui d'un·e militaire – spécialiste de la guerre. La tendance anarchiste à fétichiser la militance et créer des formes de stoïcisme machiste nécessite que nous dévaluions son contraire, le foyer et son terrain d'émotionnalité féminine. Pour mettre un terme à cette binarité, nous proposons l'adoption d'une éthique guerrière. Une éthique guerrière (« *warrior ethic* ») intègre la dimension spirituelle du conflit, valorise des rituels partagés face au risque de la mort comme pour revenir parmi les sien·nes. Elle permet une vision holistique de la lutte parmi les soignant·es, gardien·nes de foyer, conteur·ses, et combattant·es – on peut circuler de manière fluide entre ces rôles de lutte en fonction des circonstances et des désirs, tous étant nécessaires pour créer des mondes sur les ruines de celui-ci. Nous ne voulons pas agir comme des soldats sous le drapeau noir.

Notre système nerveux se ferme aux sensations lorsqu'elles sont en permanence réactivées face à une menace, amenant ainsi les symptômes d'une réponse traumatique – hypervigilance, engourdissement, insomnie, dissociation, dépression. Le stoïcisme, ou être « dur », est la manière dont les hommes sont socialisés pour s'engager dans le conflit, mais n'est qu'une valorisation de la réponse traumatique « freeze » (NdT : figement, sidération, une des quatre réponses de survie face à une situation de danger avec le combat « fight », la fuite « flight », ou la soumission « fawn »). Afin d'affûter nos techniques de guerre nous devons développer des modalités de guérison pour nous réapproprier nos sens. Nous devons pouvoir retirer notre armure quand nous ne sommes pas en danger immédiat, apprendre à relâcher nos traumas plutôt que les accumuler sans cesse. Nous devons être émotionnellement conscient·es et nous ouvrir à une connexion à l'énergie vitale dans notre lutte.

Les groupes ou équipe d'affinité peuvent aussi se transformer en une sorte de Famille nucléaire, ou un ensemble de Couples. Bien que certains projets ne soient possible qu'avec les quelques personnes en qui notre confiance est absolue, tous les projets n'ont pas ce niveau d'exigence. Cela nous laisse un espace pour développer de la complicité au-delà des réseaux habituels, permettant d'expérimenter et de faire confiance à de nouvelles personnes au fil du temps. Si notre équipe est tout ce que nous avons, comme le Couple ou la Famille, elle doit combler tous nos besoins. Comme notre potentiel d'action dépend entièrement de la survie de l'équipe, nous vivons dans l'ombre de sa rupture imminente. Nos vies partagées sont ainsi dans une sorte de marmite sous pression, un terrain fertile pour la formation de normes, de contrôle disciplinaire et de hiérarchies informelles. Le conflit et l'espace nécessaire pour le résoudre de manière saine peuvent être vus comme une menace à notre survie collective ou comme une interruption de notre capacité d'action commune, plutôt que comme une source de croissance et de changement nécessaire et désirable. Avec la peur de la dissolution de l'équipe, nous nous tournons encore plus vers les Couples pour n'être pas seul·e au monde quand la rupture inévitable survient.

J'ai tenté de gérer cette dynamique en approchant la formation d'équipe de manière plus informelle, comme une chose fluide et spécifique au contexte plutôt que permanente et formelle comme une cellule. Nous pouvons former un groupe

d'affinité pour un projet spécifique, et une fois terminé nous pouvons permettre à ce groupe de mourir, contribuant à la naissance de nouvelles constellations d'affinités qui croîtront à partir de ces expériences. Avoir différentes possibilités d'action à travers de nombreuses relations uniques pouvant changer selon les besoins de projets, sans limites internes ou externes stables, nous permet d'agir comme un réseau plutôt qu'une unité.

Nous ne voulons pas non plus reproduire le modèle familial du patriarce et de sa progéniture en élevant des théoriciens mâles et des personnalités fortes à un niveau de quasi-adoration, comme on peut le voir dans plusieurs contextes, de Bonanno à des dynamiques moins publiques au sein de chaque milieu.

Il peut être plus angoissant de se confronter à nos propres démons qu'aux forces de l'ordre – un conflit entre nous et la personne que nous avons été faite pour devenir, le poison que cette société nous a fait ingérer, demande beaucoup de courage. Par exemple, si je ressens de la jalousie face au désir que la personne avec qui je partage de l'intimité éprouve pour un·e autre, je peux la reconnaître comme un produit de mon expérience vécue. Alors je peux voir ma jalousie comme un masque sur ma propre peur de la perdre. Je peux réfléchir à la source de cette peur, mon ami·e se faisant tuer ou mon plus grand amour me quittant, et je peux faire le deuil de ces pertes avec mes ami·es. Et alors seulement, je peux éviter d'utiliser ce sentiment pour créer une dynamique de contrôle et d'exclusivité profonde avec la personne avec qui je partage de l'intimité. Sans ce cadre, cette opportunité, ma peur et mon ressentiment resteraient coincés en moi, y croupiraient, et je continuerais à le projeter sur mes proches aimé·es.

Faire volontairement face à mon trauma, rejeter les addictions qui m'évitent de le faire (comme le Couple), ne sont qu'un premier pas vers la guérison, mais c'est un pas énorme, terrifiant, que la plupart des gens passent leur vie à fuir. Ce n'est qu'en se confrontant à ce trauma, une aventure qui dure toute la vie, que je pourrai traverser la peur qui me mène à avoir besoin de Couple ou d'enfant, de quelqu'un·e à contrôler. Bien sûr, vivre dans ce monde est un trauma constant, renforçant toujours ce que nous cherchons si fort à combattre, résoudre et changer. Ainsi nous continuerons à plonger nos amitiés, notre amour, dans la cage du Couple. Nous continuerons à projeter nos peurs sur ceux qui nous sont les

plus proches. La lutte pour libérer nos relations de cette cage ne peut que nourrir la tension anarchiste.

Un·e ami·e a joliment répondu à cette intervention :

« Dernièrement j'ai pensé à l'intimité comme un bandit. Un·e hacker ou un·e récupérateur·rice. Je sais avoir besoin de formes réciproques d'attention pour continuer le combat. Ces jours-ci, je les prends où je les trouve. Je m'accroche à ces intimités fugaces alors même qu'elles me filent entre les doigts. Bricoler ensemble un truc à faire, un truc à vivre, un truc suffisant pour continuer. Apprendre à vivre dans ces espaces d'ambivalence et d'imperfection. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de se guérir pour guérir le monde. Il suffit de pouvoir aller un peu plus loin, suffisamment pour continuer à cramer des trucs. Qui sait quels genres de formes relationnelles, étranges et merveilleuses, pourraient émerger de ce merdier... »

Nous essayons de fuir notre peur de disparaître, notre peur du décalage, d'être remplaçable, de vieillir, de mourir, en nous cloîtrant dans des institutions immortelles – qui existent pour mettre fin au cycle mort-renaissance. De vieilles femmes étaient criminalisées pendant les chasses aux sorcières car elles n'étaient plus productrices d'enfants ni de désir sexuel, plus des femmes. Nous craignons également ce qui se passe lorsque nous ne sommes plus productif·ves pour la société : quelle répression subirons-nous quand nous ne serons plus assez jeunes ou sexys pour être inclus·es dans les cultes de la personnalité anarchistes ? Que se passe-t-il si nous mourons, amant·e de personne, parent·e de personne, enfant de personne ? Que se passe-t-il si nous ne nous permettons d'être à personne ?

Cette peur est basée sur la réalité que certain·es de nos ami·es et camarades nous abandonneront et finiront par nous trahir, laissant la lutte commune derrière, ou par être dérobé·es par la prison ou la mort. Ce n'est pas faux, et nous devons apprendre à vivre avec cette perte plutôt que de chercher à la fuir.

Nous sommes amené·es à former des Familles et des Couples par le désir d'appartenir à quelque chose. C'est de ce désir que le nationalisme, la religion, les gangs, la société de masse, et d'autres cultes autoritaires se nourrissent. Comme on nous a raconté que sans carte de membre on n'existe pas, nous

enfermons nos relations libres dans des institutions qui, comme le capital, les prisons, le confort, transcendent la mort. Contre le culte de l'immortalité de la civilisation, nous proposons des liens de proximité, une écologie vitale, faite de vie, de mort et de renaissance – une appartenance partagée qui est en formation constante, basée sur notre antagonisme partagé à la domination et sur notre détermination à l'attaquer depuis l'extérieur.

Cité de *Sexxxual Luddites : Amatory Ethic of Liberatory Desire for a Free and Joyful Affect* :

« Dans le chenil attenant à la maison, les chiens hurlent toute la nuit et tout le jour. Cette idée de protection, de bien-être, de soin est exactement ce à quoi l'on s'oppose. Courir les rues à découvert est préférable à une cage de bonnes intentions. »

Nous vous invitons à fermer les yeux pour finir sur une visualisation :

« Vous êtes un·e loup·ve, couché·e dans une cage à peu près grande comme deux fois votre corps, sous la lumière dure de néons clignotants, miroirs déformants du cycle jour-nuit. Vous n'avez jamais faim, jamais peur pour votre survie, engourdi·e dans une brume de sédation alors que l'horloge au mur égrène les journées de son tic-tac. Vous entendez un bruit, sans savoir d'où il provient, de vous ou de l'extérieur. Du tonnerre lointain ? Les contours d'un souvenirs remonté dans un moment de colère ? Vous vous levez, mais au lieu de tourner en rond, vous vous jetez de tout votre poids sur la porte, titubant dehors, sur le sol stérile. A-t-elle jamais été fermée ? Vous partez au galop, courez hors du bâtiment, à travers les rues, hors de la cité, et le désert s'ouvre devant vous. La lune est pleine. Vous hurlez.

Silence.

Vous hurlez de nouveau, plus fort, sans penser à ralentir vos membres endoloris, baignant dans le plaisir de la sensation de l'air froid sur votre fourrure. Un appel vous répond, et votre hurlement solitaire devient un tissage complexe de voix, un chant. Vous courez rejoindre les autres loup·ves, vous

fondant dans une danse de corps, jouez, vous battez, vous reposez. Le tic-tac de l'horloge finit par quitter vos cauchemars, votre cœur à l'unisson avec le lever et le coucher de la lune. Vous hurlez ensemble, que d'autres entendent, qu'iels sachent qu'il existe un refuge.

Notre meute assiège la ville qui cherche à nous recapturer, brisant les cages, arrachant les gorges des technicien·nes de laboratoire, essayant et manquant de faire tomber la maudite horloge de son mur. Certains membres de la meute meurent sous les tirs des chasseur·ses. D'autres nous rejoignent, certain·es retournent à la sécurité de leur cage. Ceux qui jamais n'y retourneront lèchent les blessures les un·es des autres. Une nuit, vous décidez de partir, errant seul·e. La solitude choisie alors n'a rien de l'isolement d'une cage, vous avez laissé ça il y a longtemps, dans une autre vie. Vous savez pouvoir toujours retourner vers les vôtres, changé, différent. Vous grimpez une dune, absorbant l'étendue étoilée des cieux – votre cœur s'emplit de l'immense beauté du désert et votre petitesse dans celui-ci. Vous remplissez vos poumons, lâchant un hurlement vivant de toutes les joies et les peines de vos traversées. D'autres répondent. »